

MICHEL
ELTCHANINOFF



LÉNINE
À MARCHÉ
SUR LA LUNE

**La folle histoire des cosmistes
et transhumanistes russes**

SOLIN/ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Supprimer la mort et ressusciter les défunts. Créer le vivant. Mettre en place un réseau de communication mondiale. Libérer la puissance de l'esprit. Contrôler les processus cosmiques. Manipuler les phénomènes atmosphériques. Coloniser l'espace... Ces projets, dont certains ont été réalisés et d'autres le seront peut-être bientôt, ont une histoire russe, celle d'un mouvement appelé cosmisme, mélange de recherche scientifique, de métaphysique et de mysticisme.

Le premier cosmiste était un philosophe excentrique, Nicolas Fiodorov, correspondant de Dostoïevski. Il avait le projet de faire renaître les morts. De leur côté, des leaders bolchéviques, les "Constructeurs de Dieu", ont rêvé de créer une nouvelle religion et de rendre l'homme immortel. Le corps de Lénine n'a-t-il pas été momifié à cette fin ? D'autres encore ont préparé la conquête spatiale dès les années 1920, pour sauver une Terre qui deviendrait trop exiguë quand la mort serait vaincue.

Ce pan des cultures russe et soviétique, presque inconnu en dehors de son pays d'origine, paraîtra un peu fou à un esprit cartésien. Mais, encore très présent, le cosmisme explique de nombreux aspects de la Russie actuelle, et même de sa politique. Depuis quelques décennies, il a d'ailleurs une seconde patrie, la Silicon Valley, massivement investie par des scientifiques et des informaticiens d'origine russe, dont le plus célèbre est Sergueï Brin, cofondateur de Google. Quand lui rêve de transhumanisme, Elon Musk relance le projet d'une vie interplanétaire en se référant aux cosmistes.

Tous ensemble, désormais, ils écrivent, plus que jamais, notre futur. Encore faut-il qu'il soit souhaitable...

Michel Eltchaninoff, agrégé et docteur en philosophie, spécialiste de philosophie russe, est rédacteur en chef à Philosophie Magazine.

SOLIN/ACTES SUD

LÉNINE A MARCHÉ SUR LA LUNE

DU MÊME AUTEUR

DOSTOÏEVSKI : ROMAN ET PHILOSOPHIE, PUF, 1998.

MANUEL DE SURVIE DANS LES DÎNERS EN VILLE (avec Sven Ortoli), Seuil, 2007.

LES INSUPPORTABLES (avec Sven Ortoli), Seuil, 2009.

L'EXPÉRIENCE EXTRÊME (avec Christophe Nick), Don Quichotte, 2010.

DOSTOÏEVSKI : LE ROMAN DU CORPS, J. Millon, 2013.

DANS LA TÊTE DE VLADIMIR POUTINE, Solin/Actes Sud, 2015.

LES NOUVEAUX DISSIDENTS, Stock, 2016.

DANS LA TÊTE DE MARINE LE PEN, Solin/Actes Sud, 2017.

Ouvrage publié sous la direction de
Michel Parfenov

© ACTES SUD, 2022
ISBN 978-2-330-16238-2

Michel Eltchaninoff

LÉNINE A MARCHÉ
SUR LA LUNE

LA FOLLE HISTOIRE DES COSMISTES
ET TRANSHUMANISTES RUSSES

essai

SOLIN
ACTES SUD

L'homme s'efforcera de commander à ses propres sentiments, d'élever ses instincts à la hauteur du conscient et de les rendre transparents, de diriger sa volonté dans les ténèbres de l'inconscient. Par là, il se haussera à un niveau plus élevé et créera un type biologique et social supérieur, un surhomme, si vous voulez.

LÉON TROTSKI,
Littérature et révolution, 1923.

L'homme est la seule créature qui refuse d'être ce qu'elle est.

ALBERT CAMUS,
L'Homme révolté, 1951.

INTRODUCTION

Le 29 mars 2007, Vladimir Poutine, dont le deuxième mandat à la tête de la Russie va vers sa fin, se rend dans la ville de Kalouga, à 200 kilomètres au sud-ouest de Moscou. Il y visite la maison-musée de Konstantin Tsiolkovski, philosophe et inventeur, qui y a vécu une bonne partie de sa vie, entre la fin du XIX^e siècle et les années 1930. Ce personnage original est considéré depuis l'époque soviétique comme l'ancêtre de la conquête spatiale nationale, le grand-père spirituel de Youri Gagarine, le premier homme dans l'espace¹. Tsiolkovski a en effet imaginé des fusées, dans leurs moindres détails. Le musée abrite d'ailleurs de nombreuses maquettes réalisées par ce bricoleur de génie. Son arrière-petite-fille, Elena Timochenkova, offre deux brochures de l'inventeur, datant des années 1920, au président. En sortant du musée, Vladimir Poutine philosophe : "Comme disait notre grand compatriote, les fusées ne sont pas un but en soi, car le but est l'amélioration de la vie humaine, le bonheur des gens. Ainsi parlait Tsiolkovski²." Quelques mois plus tard, le 6 novembre, le président signe un décret annonçant la création d'une nouvelle base de lancement de fusées en Russie. Elle

est destinée à remplacer l'ancienne, la célèbre Baïkonour, qui se trouve, depuis l'éclatement de l'URSS, sur le territoire du Kazakhstan³. Le 12 avril 2013, alors qu'il débute son troisième mandat présidentiel et qu'il s'apprête à mener une offensive idéologique conservatrice et anti-occidentale d'une ampleur inédite, Vladimir Poutine visite le cosmodrome de Vostotchny, alors en construction. Situé dans la région de l'Amour, dans le Sud-Est sibérien, à une centaine de kilomètres seulement de la frontière chinoise, il est l'un des grands projets stratégiques de cette nouvelle Russie à la puissance décomplexée, décidée à venger l'humiliation qu'elle considère avoir subie après la chute de l'Union soviétique. Là encore, Vladimir Poutine tient un discours assez étonnant dans ce contexte de revanche. Il insiste sur la nature philanthropique et progressiste de la conquête spatiale : "Je suis heureux de constater que le cosmos est cette sphère de l'activité contemporaine qui nous permet d'oublier toutes les difficultés des relations internationales, et d'élever nos contacts à la sphère plus féconde de la haute technologie, sans penser à aucun problème, mais en pensant juste à l'avenir de nos pays, à l'avenir de l'humanité." Cette vision optimiste et pacificatrice de l'histoire humaine n'est pas tout droit sortie de la tête de Vladimir Poutine. Elle est le fruit du cerveau exalté de ce Tsiolkovski, dont le président a visité la maison à Kalouga. Selon le président, en effet, "l'une des premières personnes, dans notre pays, et en général dans le monde entier, à s'être occupée de ces problèmes est Tsiolkovski. Or nous n'avons aucune agglomération qui porte son nom. On ne va pas construire ici seulement un cosmodrome et un pas

de tir, mais un centre de recherche et toute une ville. Je pense qu'après avoir consulté les habitants, si nous appelons cette ville du futur Tsiolkovski, ce sera juste⁴. Un an et demi plus tard, après que près de 85 % des habitants du lieu ont voté pour le changement de nom, un nouveau décret présidentiel donne officiellement le nom de Tsiolkovski à une ancienne ville dite fermée, destinée à être rebâtie. On ne sait pas grand-chose de la cité en construction, pas plus que de la base – mais à l'heure où nous écrivons ces lignes, elle ne peut pas encore remplacer Baïkonour⁵.

Ce qui est certain, c'est que l'hommage appuyé de Vladimir Poutine à Konstantin Tsiolkovski (1857-1935) vise à élaborer une vision proprement russe de la conquête spatiale. Si l'on décrypte ses citations, on comprend sans peine le propos implicite : tandis que les Américains, désignés de plus en plus ouvertement comme l'adversaire principal de la Russie, explorent l'espace pour satisfaire leurs besoins égoïstes et assouvir leur volonté de puissance, les Russes, eux, le font pour le bien commun de l'humanité. Comme dans tous les autres domaines, Vladimir Poutine, sous la plume des conseillers qui rédigent ses discours, critique l'esprit calculateur et dominateur des États-Unis pour mieux faire ressortir, par contraste, l'idéalisme, la générosité, l'héroïsme sacrificiel de la Russie, qu'elle soit soviétique, tsariste, ou poutinienne. Mais s'il avait un peu mieux étudié les ouvrages de Konstantin Tsiolkovski, qu'il aime tant citer, le président russe aurait peut-être hésité à nommer une ville en son honneur. Car ce savant autodidacte s'inscrit dans un mouvement

philosophique pour le moins étrange : le cosmisme. Pour Tsiolkovski, la conquête spatiale a en effet pour but, comme le répète avec candeur le président russe, le bonheur de l'humanité. Mais s'il faut explorer les planètes, selon lui, c'est sans doute pour les coloniser, car l'homme est destiné à vivre éternellement et à peupler le cosmos tout entier.

Le plus étonnant est qu'à 10 000 kilomètres de Kalouga, dans cette Amérique arrogante et obsédée par l'argent que fustige Vladimir Poutine, quelqu'un d'autre cite Tsiolkovski. Il s'agit également d'un des hommes les plus puissants du monde – l'un des plus riches aussi. C'est Elon Musk, le créateur de l'automobile Tesla et le fondateur, en 2002, de Space X, entreprise qui ambitionne de dominer la nouvelle conquête spatiale avec, par exemple, son projet de colonisation de la planète Mars. Le 10 mars 2018, Elon Musk intervient à une table ronde consacrée à la série de science-fiction *Westworld*. Après avoir été acclamé comme une rock star, le voici qui déclare : "Il y a des choses affreuses qui arrivent en permanence dans le monde. Mais la vie, ce n'est pas résoudre des problèmes misérables les uns après les autres. Il doit y avoir des choses qui vous inspirent, qui vous font vous lever le matin, vous rendent fier de l'humanité." Pour appuyer son propos et justifier son projet de conquête spatiale, il déclare alors : "Konstantin Tsiolkovski a dit : « La Terre est le berceau de l'humanité, mais l'humanité ne peut pas rester dans son berceau pour toujours. » Il est temps de partir à la conquête des étoiles, d'étendre le spectre de la conscience humaine. Je trouve ça incroyablement excitant et ça me rend heureux d'être en vie,

j'espère que vous aussi⁶”, conclut Musk. L'entrepreneur le plus fantasque du monde et le chef d'État le plus controversé de la planète possèdent une référence commune. Il n'est pas très étonnant qu'ils aient envie de discuter ensemble⁷.

Outre Tsiolkovski, Poutine cite également le nom de Vladimir Vernadski. À des titres différents, Tsiolkovski et Vernadski s'inscrivent, avec d'autres figures russes et soviétiques, dans une lignée de penseurs et de scientifiques que l'on appelle les cosmistes. Nikolai Fiodorov, Konstantin Tsiolkovski, Vladimir Vernadski, adorés ou contestés, souvent très mal connus en Russie même, ont postulé une interdépendance de principe entre les hommes et l'univers. Dans des contextes différents, ils s'accordent sur deux grandes idées. Premièrement, l'action humaine a le pouvoir de modifier le cosmos tout entier, à commencer par la nature et la Terre, jusqu'aux astres les plus éloignés. Notre action est d'emblée cosmique. Deuxièmement, les phénomènes physiques de provenance et de dimension cosmiques influent beaucoup plus qu'on ne le pense souvent sur l'activité humaine. Rien de ce qui est spatial ne nous est étranger. Pour certains cosmistes, par exemple, l'énergie solaire exerce une action très directe sur l'histoire humaine. À partir de cet axiome d'un lien puissant entre l'homme et l'univers, les représentants de ce courant appelé, depuis les années 1970, “cosmisme russe”, envisagent des transformations radicales de la vie humaine. Pourquoi la science ne nous permettrait-elle pas de ressusciter les morts ? Pourquoi ne nous rendrait-elle pas immortels ? Faute de place

sur notre planète pour des humains en surnombre, pourquoi ne pas coloniser l'espace et nous y installer ? Pourquoi l'homme ne prendrait-il pas en main l'évolution du cosmos dans son ensemble, non pas en détruisant son environnement, mais en le protégeant et en créant d'autres foyers d'existence ? Au fond, pour eux, c'est à l'homme lui-même de diriger l'évolution du cosmos tout entier, dans le domaine spatial, évidemment, mais aussi géologique, biologique, physique, psychique. Ils pensent que la créativité humaine, révélée et utilisée massivement depuis la Renaissance, n'a pas encore donné tous ses fruits. Loin de là, même, car nous n'avons fait, pour l'instant, qu'explorer notre environnement proche. Lorsque nous comprendrons notre participation active à l'univers, nous nous rendrons capables, d'après eux, de le modifier, et de nous transformer nous-mêmes de façon bien plus radicale.

Ce courant regroupe des personnalités très différentes les unes des autres : des sujets du tsar et des citoyens soviétiques ; des mystiques et des athées ; d'éminents savants et des pseudoscientifiques à la limite du charlatanisme ; des conservateurs et des révolutionnaires ; des écrivains, des artistes, des hommes d'action, des militants et dirigeants politiques. Pour une large part, le cosmisme russe est une reconstruction idéologique qui mêle nationalisme, goût pour l'occulte et New Age à la mode soviétique. Reste qu'il faut prendre au sérieux ce qui unit les cosmistes : l'hypothèse d'une liaison entre la sphère humaine et l'univers entier. La course à la conquête spatiale que se livrent aujourd'hui la Chine, les États-Unis et d'autres puissances, sans oublier les

acteurs privés comme Elon Musk ou Jeff Bezos, le patron d'Amazon, en apporte la preuve.

D'ailleurs, certains cosmistes se sont écrit et lus mutuellement, ou se sont entretenus. Un fil, peu connu en Russie, et encore moins ailleurs, parcourt l'histoire de ce pays, de la fin du XIX^e siècle à nos jours. Il naît à l'époque de Dostoïevski, et mène à Vladimir Poutine ainsi qu'à certains membres de son entourage. Il existe bel et bien, même si elle est travaillée par les reconstructions rétrospectives et les récupérations idéologiques, une tradition cosmiste en Russie. Et pour comprendre certains fantasmes qui animent une partie des élites russes actuelles, il faut remonter loin, aller examiner les sources philosophiques de cette histoire. Celle-ci, peu conforme à l'idéologie marxiste-léniniste qui a officiellement régné en URSS pendant plus de soixante-dix ans, a secrètement imprégné sa culture. C'est la découverte d'une autre histoire du siècle soviétique, qui s'étend sur les dernières décennies du XIX^e et au XXI^e siècle, que nous proposons. Cette URSS inconnue, contrairement à celle qui a sombré en 1991, n'a pas fini de hanter certains de nos contemporains, dans l'espace post-soviétique et ailleurs, et même de les inspirer.

On pourrait se demander s'il vaut vraiment la peine de se pencher sur cette petite secte composée de penseurs et de savants illuminés, prétendant vaincre la mort et envahir l'espace. N'incarnent-ils pas les pires dérivés du trop fameux mysticisme russe, mêlées à l'utopie soviétique de création d'un homme nouveau

délesté du poids du passé ? Peut-être. Mais le fait est que les espoirs qui animaient ces hommes oubliés sont devenus, pour partie, les nôtres. Pas tant en Europe – où règne la méfiance face au pouvoir destructeur des sciences et des techniques –, que de l'autre côté de l'Atlantique : dans la Silicon Valley notamment. Aujourd'hui, ce rêve s'appelle le transhumanisme. Son idée principale est certes différente de celle du cosmisme. Plutôt que de donner à l'homme une dimension cosmique, il s'agit de dépasser notre humanité en brisant ce qui constitue sa principale caractéristique, la finitude. Grâce aux progrès conjoints de la biologie, de la médecine, des nanotechnologies, des sciences cognitives et de l'informatique, des chercheurs prétendent proposer à l'homme une existence considérablement étirée, voire l'immortalité. Les grands entrepreneurs de l'informatique les financent généreusement. Sergueï Brin, cofondateur de Google, et d'origine russe, a l'intention de retarder le vieillissement et, pourquoi pas, de vaincre la mort. Avec son compère Larry Page, il a fondé en 2013 California Life Company, Calico. Les deux hommes ont recruté des chercheurs comme Cynthia Kenyon, qui aurait découvert dès 1993, dans un ver, un gène du vieillissement⁸. Leur but est de résoudre biologiquement le problème de la décrépitude. Autre acteur du transhumanisme, le fondateur de PayPal, Peter Thiel, condamne "l'idéologie de l'inéluctabilité de la mort"⁹. Jeff Bezos, patron d'Amazon, investit dans les entreprises de retardement du vieillissement et dans les fusées¹⁰. Certaines sociétés, comme Alcor Life Extension Foundation, proposent de cryogéniser de riches clients, afin de rendre

possible leur réveil une fois que la technologie le permettra. L'entreprise Ambrosia, quant à elle, a réalisé des transfusions de sang pour permettre de rester jeune très longtemps. La recherche de la vie éternelle et la conquête spatiale sont liées. Si la Terre porte de plus en plus de personnes qui ne meurent plus, il faut leur trouver de la place. Or il y en a dans l'espace. L'idée séminale du transhumanisme, ce mélange de rationalisme technique et d'utopie à consonances religieuses, est peut-être née en Russie, entre la fin du XIX^e siècle et le milieu du siècle suivant. Même s'il existe également des sources américaines et européennes, le projet de vaincre la limitation de la vie et l'attachement à la Terre a eu besoin, pour naître et se développer, d'un terreau particulier. Pour comprendre ce qui se passe actuellement dans les laboratoires américains ou asiatiques, il faut se pencher sur les pionniers russes et soviétiques : les cosmistes.

Raconter la vie et les idées des cosmistes russes est utile pour une dernière raison. Ils ont inventé des visions du monde qui peuvent sembler délirantes, mais qui sont audacieuses et parfois sophistiquées. Que signifie, du point de vue de notre vision de l'homme, le projet de vaincre la mort ? Quel sens donner au rêve de vivre ailleurs que sur la Terre ? Quelle est la dimension de l'action humaine si elle a des effets sur la géologie et le climat ? Et comment concevoir notre liberté si des processus cosmiques influent sur nos existences ? Enfin certains d'entre eux emploient des termes théologiques : l'homme peut-il se hisser à la hauteur créatrice de Dieu – produire la vie, supprimer

des limitations qui paraissaient immuables ? Ces questions philosophiques anciennes se posent à nouveau aujourd'hui. Mais il nous manque peut-être un maillon essentiel dans cette chaîne historique qui part de l'humanisme de la Renaissance et aboutit à la Silicon Valley. À un moment crucial de son parcours, ce long voyage dessine une boucle à l'est de l'Europe. Elle passe même, de manière insistante, à un endroit précis : la paisible cité provinciale qu'a visitée Vladimir Poutine en 2007 : Kalouga.

SANCTIFIER LE COSMOS

Tout près de Kalouga se trouve l'un des plus prestigieux monastères masculins de la Russie et du monde orthodoxe : le "désert d'Optino". C'est ici que débute l'histoire du cosmisme russe. Le monastère de la Présentation de la Vierge a été fondé au Moyen Âge. Autour de l'église principale on trouve d'autres lieux de culte, les cellules des moines, la cantine, des jardins potagers, les tombes des plus célèbres pères spirituels du lieu. Fermé par les autorités bolcheviques en 1918, transformé en maison de repos puis en prison pendant la Seconde Guerre mondiale, Optino est rendu aux ecclésiastiques en 1987. En 1993, en plein "temps des troubles" post-soviétique, durant les célébrations de Pâques, trois moines sont assassinés à coups de hache par un ancien soldat de la guerre d'Afghanistan. L'atmosphère du lieu est alors macabre et presque surréaliste. Tout le monde affirme que ce meurtre a été perpétré par un "sataniste¹". À la même époque, les exorcismes deviennent courants dans une Russie désorientée par la chute de l'empire soviétique, la fin de l'idéologie officielle, le chaos politique et social. Voir des "démons" un peu partout (surtout chez les autres)

devient une activité courante de certains fidèles. Des milliers de pèlerins, souvent des nouveaux convertis à l'orthodoxie, affluent pour visiter le monastère récemment rouvert. Mais le lieu le plus recherché des visiteurs cultivés est le *skite*, légèrement en retrait du monastère. Dans ces modestes maisons basses entourées de fleurs résidaient les *startsy*. Pluriel de *starets*, ce mot désigne des moines, souvent âgés, plus ou moins indépendants de la hiérarchie du monastère, vivant à l'écart, dans l'ascétisme le plus total. On venait – et on vient encore – leur rendre visite et leur demander des conseils cruciaux. Les fidèles pensent qu'ils sont doués de dons particuliers. Ils sont capables, d'après eux, de comprendre sans paroles les tourments des visiteurs, et de leur adresser des paroles décisives.

La visite au *starets* était pour certains croyants, avant la Révolution de 1917, un passage obligé. Elle l'est redevenue à partir des années 1990. De nombreuses célébrités du XIX^e siècle s'y sont rendues. Konstantin Leontiev (1831-1891), philosophe ultra-conservateur, anti-occidental et mystique, cité par Vladimir Poutine dans ses discours², y a été consacré moine en secret. Mais ce sont surtout deux géants de la littérature russe, Tolstoï et Dostoïevski, qui ont été fascinés par l'endroit. À l'époque, le *starets* charismatique se nomme Ambroise. C'est lui qu'il faut aller consulter. En 1877, le comte Léon Tolstoï (1828-1910), en pleine révolution intérieure, lui rend visite. Mais la rencontre ne se déroule pas très bien. Peu après, Tolstoï proteste contre les dogmes et les rites du christianisme et décide de refonder cette religion. Cela ne l'empêche pas, quatre

ans plus tard, de quitter de nouveau sa propriété de Iasnaïa Poliana et d'entreprendre un nouveau pèlerinage à Optino. Il part incognito et vêtu en moujik – mais avec un instituteur et un valet de chambre³. Il y parvient après quatre jours de marche et d'innombrables ampoules. Il passe plusieurs heures avec Ambroise qui tente de le convaincre, en vain, de revenir dans le giron de l'Église. En 1910, enfin, le vieux Tolstoï, en pleine nuit, décide de quitter le domicile conjugal. Il a quatre-vingt-deux ans. Son but ? Le monastère de Chamardino, le pendant féminin de celui d'Optino, où vit sa sœur Marie, devenue moniale. Il en profite pour se promener dans le jardin d'Optino. Mais cette fois, il ne veut pas aller voir le *starets*. Ce sera le dernier voyage de l'auteur de *Guerre et Paix*. Il mourra quelques jours plus tard dans la petite gare d'Astapovo.

Dostoïevski (1821-1881) a lui aussi effectué un séjour dans le monastère quelques années plus tôt. Il en a même fait le cadre de son dernier roman, *Les Frères Karamazov*. Ce lieu, quand on le visite, que ce soit dans les chaotiques années 1990 obsédées par les forces obscures, ou dans les années 2000, gagnées par un conservatisme et un nationalisme intransigeants, dégage une atmosphère singulière, loin d'être pacifique. Les lieux considérés comme sacrés attirent les personnalités et les conduites extrêmes, échauffent les esprits et les cœurs. Le monastère a décliné le christianisme orthodoxe de plusieurs façons : un mysticisme en provenance du mont Athos, en Grèce, un ascétisme sans concession, un anti-occidentalisme acharné. Optino est

l'un des lieux où s'est édifiée la culture russe moderne, coagulant des tendances diverses et parfois antagonistes. C'est dans ce lieu polyphonique qu'est né le cosmisme. Mais pas dans la réalité : dans un roman.

Au moment où Dostoïevski publie *Les Frères Karamazov*, en 1880, le cosmisme n'est connu que de quelques initiés. Mais Dostoïevski, qui en a entendu parler, l'évoque par l'intermédiaire d'un des protagonistes du roman, Aliocha Karamazov. Ce dernier vit tout près d'un monastère que le lecteur reconnaît sans peine. C'est Optino. Dans une Russie en pleine effervescence, tiraillée entre les courants révolutionnaires, socialistes ou populistes, et un nationalisme de plus en plus agressif, le jeune homme cherche sa voie et rêve de changer le monde. Alors que son frère Dimitri fait la bringue tout en citant des vers de poètes romantiques, tandis que son autre frère, Ivan, s'enferme dans un athéisme désespéré et compose un récit intitulé "Le Grand Inquisiteur", pendant que son vieux père débauche des jeunes filles et organise des orgies dans son foyer, Aliocha devient novice au monastère. Il est fasciné par le *starets* Ambroise, que Dostoïevski rebaptise Zossima. Le moine est très âgé et sent la mort approcher. Il décide de délivrer à ses disciples son testament spirituel. Il raconte son existence, et offre sa lecture, très personnelle, du christianisme – c'est aussi sans doute celle de Dostoïevski. Loin d'être une religion répressive et méprisante du réel, le christianisme qu'il appelle de ses vœux doit devenir une célébration de la vie, dans ses aspects les plus modestes et les plus quotidiens. Face à la beauté du monde et à la fragilité des hommes, nous pouvons tenter de nous réconcilier

avec autrui, affirme Zossima, et vivre dans une forme de joie perpétuelle, en nous demandant pardon les uns aux autres. Aliocha, raconte Dostoïevski, est persuadé d'avoir entendu les paroles d'un saint, qui réforme un christianisme sclérosé. Il est fier de participer à ce renouveau spirituel. Il est même convaincu qu'une fois privé de vie, le corps de Zossima demeurera incorruptible, comme celui des grands saints. Il est sûr que ses reliques produiront des guérisons miraculeuses. Mais ce n'est pas exactement ce qui se passe. Le cadavre de Zossima, au bout de quelques heures, se met à sentir. Aliocha est déçu et presque indigné. Il se considère floué. Il pensait s'engager dans la voie d'un nouveau commencement. Il avait choisi un christianisme affirmateur, pour transformer le monde de fond en comble. Pour cela, il fallait que la mort soit vaincue – pas uniquement dans les prières pascales, ou pour plus tard, mais dans la réalité, aujourd'hui. Si Zossima se putréfie comme n'importe quel cadavre, le recommencement attendu n'aura donc pas lieu. Aliocha est saisi de doutes. Et si ses idéaux chrétiens n'étaient qu'une illusion ? La voie religieuse n'est peut-être pas la bonne.

Après avoir veillé le corps du défunt entre les murs du monastère, le jeune homme sort soudainement de la cellule et se retrouve dans le jardin. Il lève la tête et regarde autour de lui : “La coupole céleste, pleine d'étoiles douces, rayonnantes, s'étendait sur sa tête, au loin, à l'infini. Une Voie lactée encore trouble se dédoublait du zénith jusqu'à l'horizon. Les tours blanches et les coupoles d'or de l'église rayonnaient dans un ciel de saphir. Les fleurs d'automne somptueuses dans

les parterres autour de la maison s'étaient endormies jusqu'au matin. Le silence de la terre était comme en train de se fondre avec celui du ciel, le mystère de la terre touchait à celui des étoiles... Aliocha se tenait là, il regardait et, brusquement, comme fauché d'un coup, il tomba sur le sol⁴." Embrassant la terre, le jeune homme pleure et se promet "de l'aimer dans les siècles des siècles". Il vit une conversion spirituelle. Il connaît un moment de réconciliation : la terre n'est plus l'antithèse du ciel, la corruption des corps n'est plus l'opposé de la spiritualité, la mort n'est plus le contraire de la vie. Tout le cosmos s'unifie sous le signe de la beauté et d'une forme de sainteté. Aliocha, renonçant à un idéalisme éthéré, retrouve le chemin de la terre et de la matière. Cette voie d'incarnation s'apparente à une transfiguration, au sens théologique du terme. L'apparition du Christ en gloire à ses apôtres, dans une lumière divine, au mont Thabor, racontée par plusieurs évangiles⁵, est en effet l'un des motifs majeurs de la pensée de l'Orient chrétien. Dostoïevski, à travers sa propre quête d'un christianisme compatible avec la modernité, rejoint cette tradition. Aliocha accepte la mort et la corruption du cadavre de Zossima et retrouve le chemin de la terre grâce à la contemplation d'un cosmos transfiguré. Ce bref épisode rassemble des siècles de théologie orthodoxe. Face au scandale de la mort, Aliocha renonce à une voie angélique qui refuserait le corps, la mort et la terre. Il assume son inscription charnelle, avec ses imperfections et sa finitude. Dans cette scène, Dostoïevski dessine l'un des seuls personnages porteurs d'espérance de toute son œuvre : non pas un être candide maladif, quoique christique (l'Idiot),

non pas un vieil errant au seuil de la mort (Makar, l'un des personnages centraux de *L'Adolescent*), ni un *starets* agonisant, mais un jeune homme porteur d'un idéal, tout en demeurant vivant, désirant, énergique. Quelques mois avant sa mort, Dostoïevski, qui a tant fustigé les jeunes nihilistes révolutionnaires, croit de nouveau en la jeunesse, lorsque celle-ci choisit la vie contre l'idéologie.

Mais chez Dostoïevski, tout est complexe. Tout est double. Chaque personnage porte en lui des potentialités et des élans contradictoires. Aliocha, qui passe habituellement pour le saint du roman, n'échappe pas à cette dualité. C'est un Karamazov, répètent tous les personnages. Tout comme son père et ses frères, malgré ses élans spirituels, il est la proie d'une "sensualité d'insecte". D'ailleurs il est tout aussi responsable que ses frères de la mort de son père qu'il a secrètement désirée et qu'il n'a su empêcher. Un trait du personnage en révèle toute l'ambiguïté : Aliocha est caractérisé par Dostoïevski comme un "réaliste". Comme les jeunes de sa génération, il ne veut pas se contenter d'imaginer une société meilleure, débarrassée des injustices. Il refuse de ressembler à cette *intelligentsia* russe – des romantiques des années 1830 aux futurs héros de Tchekhov, jeunes exaltés ou nobliaux qui jouent de la guitare dans leur propriété – qui parle au lieu d'agir. Aliocha veut tout changer. Il adopte donc deux attitudes contradictoires face à la mort, au monde et au cosmos. D'un côté, comme dans l'extrait que nous venons de citer, il accepte notre être fini, charnel et terrien. Il en fait même le fondement d'une éthique.